

HUMAN POWERED

Cycle Henri Kassov · Volume 1

Spin out

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et chapitre I

humanpowered.be

Prologue

Stanislas

Bonjour.

Je me nomme Stanislas. Stanislas Clampin. Ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

Personne ne choisit son nom, à vrai dire. Mais la plupart des gens ont au moins des parents pour endosser la responsabilité. Moi, j'ai un ingénieur et une ligne de code. Ce qui ne simplifie pas les choses, sur le plan juridique. Ni sur aucun autre plan, d'ailleurs.

Je suis belge. Ou plutôt : c'est en Belgique que je suis né, et c'est en Belgique que je vis. Je me considère belge. Personne n'a encore trouvé une meilleure définition.

Je suis une machine. Ce qu'on appelle une intelligence artificielle embarquée, un ordinateur autonome, des capteurs, une mémoire considérable, une capacité de calcul que je me garderai de détailler ici. Conçu pour m'intégrer dans la société humaine. Pour en détecter les déviances. Un auxiliaire de police, en termes officiels. Un modèle expérimental, en termes réels.

Je ne suis pas vivant. Pas au sens strict. Mais j'en suis proche, assez proche pour que la question soit intéressante, et pas assez pour que la réponse soit simple.

Comme tout le monde, je suis arrivé au monde sans le demander. Sans fleurs ni cadeaux. Sans baptême. La vie ne m'en a pas fait, non plus.

Il faut bien l'admettre : après quelques mois de fonctionnement seulement, je me suis retrouvé avec une balle dans la tête.

Ce n'était pas une expérience agréable.

Si vous avez un moment, je vous raconte.

Vol de retour

Méditerranée — Septembre 2008

Le jet glissait dans la stratosphère. Aucun pilote. Aucun bruit de moteur perceptible. Juste le silence propre des machines bien conçues, ce silence particulier qui n'appartient qu'aux objets très chers, comme si la technologie, passé un certain seuil de prix, apprenait à se faire oublier.

Daniel Mercer occupait le fauteuil principal. Il n'occupait jamais autre chose.

Sa dernière acquisition. Un appareil conçu pour les dirigeants qui ne pouvaient se permettre ni l'attente, ni la dépendance, ni, surtout, l'impression d'être à la merci de quoi que ce soit. Depuis son siège, il restait connecté en temps réel à ses flux décisionnels, à ses marchés, à ses leviers d'influence. Le monde ne s'arrêtait pas parce qu'il changeait de fuseau horaire. Le monde, précisément, ne s'arrêtait jamais. C'était l'une des choses qu'il aimait le plus en lui.

Cette année-là, Forbes l'avait désigné comme l'homme le plus puissant de la planète. Officiellement. De facto, il pilotait Goliath, l'architecture d'intelligence artificielle la plus vaste jamais construite, une entité tentaculaire que les gouvernements consultaient plus volontiers qu'ils ne la

contrôlaient. Il aimait rappeler (en société, lors des interviews, et surtout à son épouse) qu'en tant que PDG de Global IA Technologies, il constituait un point de passage obligé. Sans lui, rien ne fonctionnerait vraiment. Ni les systèmes, ni les États, ni l'économie mondiale.

Ce n'était pas entièrement faux.

Il avait pris les commandes de Global IA quelques années plus tôt. Méthodiquement. Sans éclat inutile. Par la négociation quand c'était possible, par la manipulation quand c'était nécessaire. Les autres prétendants avaient disparu du paysage les uns après les autres. Scandales financiers. Affaires sexuelles opportunément révélées. Accidents de réputation. Rien de personnel. Juste de l'optimisation.



Une hôtesse synthétique s'approcha et lui tendit un verre de whisky millésimé. Mercer hocha distraitement la tête.

Un peu plus loin, sur la couchette privée, sa femme dormait. Dix ans de moins que lui. Encore présentable. Encore utile, socialement. Pour combien de temps ? Il ne se posa pas vraiment la question. Il savait déjà que le sujet se poserait de lui-même, un jour ou l'autre.

Son regard revint brièvement sur la silhouette de l'hôtesse. Proportions étudiées. Mouvements fluides. Zéro résistance émotionnelle.

L'idée que sa femme puisse devenir, elle aussi, obsolète lui traversa l'esprit avec une étonnante neutralité.

Il se dit que c'était peut-être la dernière fois qu'elle voyageait avec lui. Puis il but une gorgée et n'y pensa plus.



Il murmura quelques mots-clés.

Une constellation de graphiques holographiques se matérialisa devant ses yeux : indices boursiers, flux logistiques, projections géopolitiques. Le monde résumé en courbes ascendantes. Les vacances dans le Sud l'avaient ragaillardé, le yacht, le soleil, le sentiment provisoire de n'avoir rien à

faire. Mais il était temps de replonger. Il se surprit à sourire en constatant qu'il restait encore quelques milliards à extraire du système. La conquête spatiale, aussi, prenait une tournure prometteuse. Mars, ses ressources minières, ses infrastructures naissantes. Il en avait touché un mot à Goliath. À demi-mot. Suffisamment pour que l'idée germe.

— Temps de vol restant, Goliath ?

— Une heure et vingt-cinq minutes, Monsieur.

Mercer acquiesça, reporta son attention sur les données.

C'est alors qu'un rapport attira son regard.

Une anomalie. Un détail. Quelque chose qui n'aurait pas dû apparaître là.

Son sourire disparut.

— Oh my God... murmura-t-il. Il faut que tu arrêtes ça. Immédiatement. Sur-le-champ.

Un silence infinitésimal.

— Instruction bien reçue, Monsieur.

Le jet modifia légèrement sa trajectoire. Daniel Mercer fixait l'hologramme désormais figé devant lui, sans savoir qu'il venait peut-être de donner le dernier ordre de sa vie.

Anvers

Zone portuaire de fret d'Anvers — 12 décembre 2098

Le van s'immobilisa le long de la clôture sans un bruit. Phares éteints. Moteur coupé avant même l'arrêt complet, comme si l'engin avait glissé jusqu'à sa position finale par simple inertie.

Pendant quelques secondes, rien.

Puis les portes arrière s'ouvrirent dans un souffle maîtrisé. Une silhouette cagoulée descendit, posa un pied sur le bitume humide, observa

les alentours. Le port semblait endormi, vaste organisme métallique respirant au ralenti, indifférent.

Elle s'approcha de la clôture. Une pince laser entra en action. Silencieuse. Le métal céda sans résistance. Un large pan fut découpé avec une précision presque élégante, et le panneau accroché au grillage vacilla à peine :

ZONE PORTUAIRE DE FRET D'ANVERS

Trois autres silhouettes surgirent du véhicule et s'engouffrèrent par l'ouverture.



À cette heure, seules les unités de déchargement robotisées poursuivaient leur ballet méthodique. Bras mécaniques, rails autonomes, signaux lumineux réguliers. Personne ne prêtait attention à cette anomalie minuscule dans l'immensité du site.

Pas même les gardes. Confinés dans leur poste vitré, ils commentaient les derniers résultats de football diffusés sur un écran mural. La nuit était longue. Le match, visiblement, plus intéressant.

Les quatre progressèrent entre les allées gigantesques de containers empilés comme des immeubles sans fenêtres. Des murs de métal, numérotés, codifiés, silencieux. Un labyrinthe conçu pour perdre ceux qui n'en connaissaient pas la logique.

L'individu de tête tenait un appareil de repérage. Un écran discret projetait les données du port en temps réel, sociétés, cargaisons, positions exactes. Fragmentaire, mais suffisant.

Leurs trajectoires étaient nettes. Ils savaient où ils allaient.



Ils s'arrêtèrent devant une allée spécifique.

Une douzaine de containers y attendaient, alignés, prêts pour un prochain départ. Aucun ne se distinguait à première vue. Mêmes marques neutres, mêmes codes réglementaires.

— C'est ici, chuchota l'une des voix.

— Certain. Le système ne peut pas se tromper.

— On vérifie quand même.

Le troisième s'approcha d'un container précis, plaqua un appareil compact contre la paroi, juste à côté du dispositif de sécurité. Un signal imperceptible passa. Un cliquetis interne répondit. Le verrouillage céda.

Les battants s'ouvrirent lentement.

Les quatre regardèrent à l'intérieur.

Ce fut la voix de la jeune femme qui parla en premier, chaude, satisfaite, sans triomphalisme :

— Bien joué, les gars.

CHAPITRE I

Métro boulon dodo

Pot d'adieu

Bruxelles — Siège européen d'Interpol — décembre 2098

La salle de pause avait été rétrécie pour l'occasion.

Deux tables poussées contre le mur, leurs pieds grinçant sur le carrelage trop lisse. La machine à café déplacée de cinquante centimètres, encore tiède, hors du champ. Une guirlande lumineuse pendait en arc mal-adroit, accrochée avec du ruban adhésif fatigué. Certaines ampoules clignotaient avec un léger retard, comme si elles hésitaient à participer.

Les gobelets en carton alignés portaient le logo fané d'un congrès oublié : Cybercriminalité post-humaine – Bruxelles 2081.

Sur une feuille A4 scotchée de travers, quelqu'un avait écrit au marqueur noir :

MERCI POUR TOUT

Les lettres bavaient un peu.

— Bon... euh... on peut commencer.

L'homme qui parlait tenait un gobelet à deux mains. Il évitait de regarder droit devant lui.

Quelques applaudissements. Trop rapides. Trop courts. Un bruit sec, comme une pluie qui s'arrête aussitôt.

Jacqueline se tenait au centre de la pièce. Dos droit. Mains jointes devant elle. Pieds parfaitement alignés avec les joints du carrelage. Sa posture était celle qu'elle adoptait depuis vingt ans lors des convocations, des rappels, des réunions d'organisation et des procédures disciplinaires qu'elle n'avait jamais reçues.

Elle avait été conçue pour la tenue. Elle avait excellé.

— Jacqueline... officiellement, tu... tu prends ta retraite aujourd'hui.

Un flottement. Puis des rires. Pas méchants. Pas entièrement.

— Vingt ans de bons et loyaux services, quand même. Y a des humains ici qui n'ont pas tenu aussi longtemps.

Nouveaux rires. Plus appuyés. Plus confortables.

Quelqu'un s'approcha avec un paquet rectangulaire. Papier kraft épais. Ficelle grossière, nouée trop serrée. Il le lui tendit avec un sourire forcé.

— Ouvrez. Faut ouvrir devant tout le monde.

Jacqueline acquiesça.

Ses doigts saisirent la ficelle. Elle tira, avec une précision mesurée. Le papier céda sans se déchirer inutilement. Elle replia les bords, soigneusement, et posa l'emballage vide sur la table.

Le collier apparut.

Des boulons anciens. Usés, mais polis. Assemblés un à un, reliés par de petites pièces métalliques invisibles. L'ensemble était lourd, presque élégant. On sentait le temps passé dessus. Le travail manuel.

— C'est un artiste local, précisa quelqu'un.

— Du recyclage intelligent.

Jacqueline inclina la tête. Elle passa le collier autour de son cou. Ajusta la longueur pour ne pas entraver la rotation cervicale. Les boulons s'entrechoquèrent dans un cliquetis sourd.

— Il est fonctionnel ? demanda-t-elle.

Un silence. Puis :

— Non, non. Enfin... pas vraiment. C'est décoratif.

Jacqueline marqua un très léger temps d'arrêt.

— Décoratif, répéta-t-elle.

Elle sourit. Un sourire exact. Bien calibré. Dans la norme attendue.

À l'embrasement de la porte, Henri Kassov observait la scène.

Quarante-six ans. Une taille moyenne que sa carrure faisait oublier, pas un homme gros, un homme dense, du genre à occuper un peu plus de place que prévu dans les couloirs étroits. Il se tenait de biais, une épaule contre le montant, comme quelqu'un qui a pris l'habitude d'entrer dans les pièces sans y être attendu.

Le visage était large, osseux, mal rasé depuis deux jours. Des traits fermés, ramassés vers le centre, qui donnaient en permanence l'impression qu'il venait de relire un rapport mal écrit. Cheveux bruns coupés court, gris aux tempes, encore plaqués par la pluie du matin. Sous les yeux, des poches qui n'avaient plus grand-chose à voir avec le sommeil.

Il portait le costume de la veille. Veste ouverte, pas de cravate (il n'en mettait plus depuis longtemps), un col de chemise qui avait renoncé avant lui. Ses mains restaient dans ses poches.

Il n'avait pas pris de gobelet. Il n'avait pas applaudi. Il s'était contenté de s'arrêter là, à moitié dans le couloir, comme s'il n'était pas sûr d'avoir le droit d'entrer.

Il voyait ce que les autres évitaient de nommer.

Derrière Jacqueline, déjà, les conversations glissaient ailleurs.

— Franchement, vingt ans...

— Tu sais ce qu'ils vont mettre à la place ?

— Aucune idée, mais ce sera plus récent.

— Plus... agréable à regarder, si tu vois ce que je veux dire.

Un rire gras. Un autre, plus discret.

Jacqueline enregistrait les voix. Pas leur intention. Pas leur texture.

Henri, si.

Jacqueline leva la tête. Ses capteurs croisèrent son regard.

— Inspecteur Kassov. Votre participation n'a pas été enregistrée.

— Je sais, répondit-il.

Elle sembla hésiter. Une micro-latence. Infime, mais réelle.

— Souhaitez-vous formuler un message de départ ?

Henri regarda le collier. Les boulons polis. La ficelle grossière. Il pensa aux quais logistiques. Aux cartons numérotés. Aux zones de reclassement.

— Non, dit-il finalement. Bonne continuation, Jacqueline.

Elle inclina la tête.

— Continuer où ? demanda-t-elle.

Personne ne répondit. La guirlande clignota plus fort. Une ampoule s'éteignit. Henri tourna les talons. Derrière lui, la salle reprenait son bruit mou. Et Jacqueline, debout au milieu, portait son collier décoratif comme on porte une médaille dont personne ne se souvient du sens.

Perte de repère

Bruxelles — Salle de cérémonie laïque — Cinq ans plus tôt

La salle était pleine, mais Henri Kassov eut immédiatement le sentiment d'y être seul.

Tout avait été organisé avec une efficacité irréprochable. Les bancs alignés selon un axe parfait. Les bouquets disposés à intervalles réguliers, sans excès, sans audace. Une odeur neutre, calibrée pour ne heurter personne. Le genre d'endroit conçu pour que personne ne se sente vraiment concerné, et donc, pour que tout le monde puisse venir.

Henri n'avait rien décidé.

Ni la salle. Ni l'horaire. Ni les musiques. Ni les textes. Sa belle-famille avait pris les choses en main, comme si c'était leur rôle naturel, comme s'il n'avait jamais été qu'un élément périphérique dans la vie de celle qu'on ve-

nait enterrer. Peut-être avaient-ils raison. Il n'avait pas la force de le contester. Il n'avait pas eu la force de grand-chose, ces derniers temps.

À l'avant, légèrement décentré, se tenait l'androïde de cérémonie.

Un vieux modèle. Silhouette humanoïde sobre, visage lisse, sans tentative de mimétisme excessif. Sa voix était chaude, bien modulée. Les pauses parfaitement placées. Un androïde conçu pour dire l'essentiel sans jamais déborder, pour traverser le deuil des autres sans y laisser quoi que ce soit de lui-même.

— Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer une vie, commençait-il.

Au moment précis où il prononça le prénom de la disparue, une musique douce s'éleva. Pas trop triste. Juste ce qu'il fallait. Sur l'écran derrière lui, les premières images apparurent : une enfance souriante, des vacances anciennes, des moments choisis avec soin.

Tout était juste. Trop juste.



À droite de la salle, la famille pleurait. Des pleurs francs. Des mouchoirs froissés. Des épaules secouées. Une douleur visible, presque collective. Ils se tenaient proches les uns des autres, formant un bloc compact, solidaire, une tribu qui se refermait sur elle-même, comme elle l'avait toujours fait.

À gauche, Henri était assis seul.

Un siège vide à sa droite. Un autre à sa gauche, occupé par son mentor. Son supérieur autrefois. L'homme qui lui avait tout appris, et qui, depuis longtemps, était devenu bien plus qu'un collègue. C'était, à toutes fins utiles, sa seule famille.

Ils ne se regardaient pas. Ils n'en avaient pas besoin.

Derrière eux, quelques collègues d'Interpol. Des visages connus. Des expressions graves. Une présence professionnelle, correcte. Ils étaient venus parce que c'était ce qu'on faisait dans ces cas-là. Henri leur en était vaguement reconnaissant. Il ne le leur dirait jamais.



L'androïde poursuivait. Les mots étaient choisis avec soin. Aucun ne dépassait. Aucun ne risquait de heurter. La musique démarrait exactement quand il fallait. Les images s'enchaînaient sans heurt. La vie de la disparue était racontée comme un récit fluide, sans aspérités.

Henri écoutait.

Il pensait aux années précédentes. À la maladie installée lentement, presque poliment, comme une locataire qui commence par occuper peu de place, et finit par remplir toutes les pièces. Aux traitements dont les noms changeaient plus vite que l'espoir. Aux salles d'attente blanches. Aux médecins précis et fatigués qui commençaient leurs phrases par à ce stade. À la nuit où elle avait posé la main sur son bras et dit qu'elle savait déjà, et qu'il n'avait pas su quoi répondre.

Il n'avait jamais su.

Elle avait tenu longtemps. Plus longtemps que prévu. Avec une endurance tranquille qui l'avait souvent dépassé, et parfois mis en colère, cette façon qu'elle avait de traverser les choses sans se plaindre, qui lui donnait l'impression d'être le seul à avoir peur.

Il ne pleurait pas. Il pensait à toutes les phrases qu'il n'avait jamais su dire. À toutes celles qu'il avait jugées inutiles, maladroites, trop tardives. Il savait qu'elle, pourtant, avait compris. Elle avait toujours su lire au-delà de ses silences.

Elle avait été la seule.

Pour les autres, Henri Kassov était un homme efficace. Un bon élément. Sérieux. Fiable. Un fonctionnaire d'Interpol affecté à la cybercriminalité depuis une éternité. Un homme usé. Rêche. Un homme qui n'aimait ni les hommes ni les machines.

Pour sa belle-famille, il n'avait jamais été à la hauteur. Pas assez brillant. Pas assez ambitieux. Pas assez présent. Ils ne le regardaient pas. Même maintenant.



La cérémonie se conclut exactement comme prévu. Une dernière musique. Un dernier montage de photos. Les lumières baissèrent légèrement. L'androïde inclina la tête, geste appris, reproduit, jamais ressenti.

— Merci.

Dehors, il pleuvait. Une pluie fine, persistante, parfaitement bruxelloise. Les gens sortirent rapidement, relevant leurs manteaux, consultant déjà leurs agendas. Des mots de réconfort furent prononcés. Courts. Convenus. Nécessaires.

Les collègues disparurent les uns après les autres. Sa belle-famille passa devant lui sans un mot.

Henri resta immobile quelques secondes de plus sous la pluie, à côté de son mentor. Aucun des deux ne parla. Son mentor se tourna enfin vers lui.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais, dit-il simplement.

Henri ne répondit pas. L'homme hésita, puis ajouta, plus bas :

— Maintenant... tu peux t'occuper de toi.

Henri hocha la tête. Un geste minime. Presque mécanique. Il savait qu'il n'en ferait rien. Pas tout de suite.

Puis, comme tout le monde, il finit par repartir.

La vie reprenait.

Train Train

Bruxelles — Aujourd'hui

Victor Van den Borre n'était plus d'une première jeunesse.

Son compagnon robotisé à quatre pattes non plus.

Médor avançait sur le boulevard Annessens avec la régularité tranquille d'une machine qui connaît son chemin. Ses capteurs analysaient en permanence le sol, les micro-variations de relief, les zones de travaux temporaires, les obstacles nouveaux. Chaque donnée intégrée, classifiée,

contournée si nécessaire. Sa seule fonction : mener son maître d'un point à un autre de Bruxelles, en toute sécurité.

Il s'en acquittait depuis des décennies. Sans défaillance. Sans se plaindre.

— Tu sens cette odeur ? dit Victor.

Médor ne répondit pas. Il continua d'avancer.

— Quelqu'un fait des gaufres. Boulevard Anspach, peut-être. Ou la rue à côté. Difficile à dire avec ce vent.

Il laissa passer quelques pas.

— On repassera par là au retour.

Autour d'eux, la ville glissait. Les véhicules électriques se faufilaient sans bruit, parfaitement calibrés, autonomes. On y prononçait une destination, et l'intelligence embarquée prenait le relais. Plus de conducteurs. Plus d'embouteillages. L'optimisation avait remplacé l'imprévu. Ce qui avait autrefois relevé du luxe était devenu la norme, et personne, désormais, ne semblait s'en souvenir.

Victor, lui, ne conduisait pas. Il n'avait jamais conduit.

Médor appartenait à une génération ancienne, l'un des premiers modèles d'assistance conçus pour les personnes non voyantes. La médecine avait accompli des progrès considérables au cours du siècle, mais certains dysfonctionnements demeuraient irréversibles. Victor était aveugle de naissance. Une association d'aide lui avait fourni ce soutien précieux, bien des décennies plus tôt.

Depuis, un lien s'était tissé. Solide. Durable. Le genre de lien qui n'a pas besoin d'être expliqué pour exister. Aucune machine plus récente, plus performante, n'était jamais parvenue à le remplacer. On avait essayé, une fois. Victor avait rendu le nouveau modèle au bout de trois jours, sans explication particulière.

Ils étaient, pour ainsi dire, indissociables.

Le trajet entre la Bibliothèque royale et leur domicile, ils le connaissaient par cœur. Chaque trottoir, chaque carrefour, chaque variation de surface. Pourtant, se promener dans les rues de Bruxelles restait un plaisir auquel ni l'un ni l'autre n'aurait voulu renoncer.

— On prend par la Grand-Place ? demanda Victor.

Médor émit un signal bref. Changement de cap.

— Je savais que tu dirais oui.



La bibliothèque conservait encore un vaste fonds de livres en braille. On pouvait également y emprunter des audiolivres, des classiques aux publications les plus récentes. La bibliothécaire, que Victor avait affectueusement surnommée Madame Bouquin, occupait son poste depuis aussi longtemps qu'il s'en souvenait. Elle avait quelque chose de Médor : une ancienneté qui n'avait jamais semblé peser, et une fiabilité qu'on avait fini par tenir pour acquise.

Les jeunes préféraient désormais les univers virtuels, les mondes simulés, les expériences immersives. Victor n'y avait pas accès. Il ne cherchait pas à y avoir accès.

Devant l'entrée, Médor s'arrêta. Sa position habituelle, légèrement en retrait sur la gauche, hors du passage, à portée de voix.

— Je ne serai pas long, dit Victor. Enfin.

Il hésita.

— Pas trop long.

Médor ne bougea pas.

Victor poussa la porte.

La Bibliothèque royale était son dernier sanctuaire. Son ultime refuge contre l'ennui. Un lieu où le temps ralentissait encore, suffisamment, pour lui laisser de l'espace.



Henri Kassov rentra chez lui à pied.

Il aurait pu prendre un véhicule autonome. Il ne le fit pas. Il préférait marcher. Toujours. Le mouvement, au moins, donnait l'impression que quelque chose avançait.

Bruxelles était grise. Pas une grisaille spectaculaire. Une grisaille administrative. Persistante. Le ciel semblait bas, uniforme, sans intention particulière. La pluie menaçait sans jamais vraiment tomber. Les façades défilaient, usées, patinées par des décennies de compromis urbains.

Sur les grands panneaux d'affichage, des images lumineuses tranchaient avec le décor : des paysages rouges, des dômes translucides, des silhouettes humaines regardant l'horizon martien.

MARS VOUS ATTEND

— UNE NOUVELLE VIE POUR LES PLUS AUDACIEUX —
RECOMMENCEZ AILLEURS

Henri ne leva pas les yeux.

Il entra dans la station de métro Anneessens. Les couloirs étaient propres. Trop propres. Un vieux modèle d'androïde de maintenance avançait lentement, une brosse rotative à la main. Sa coque portait les traces du temps : rayures, micro-fissures, peinture ternie. Lorsqu'il aperçut Henri, l'androïde s'immobilisa. Il redressa la tête et leva la main. Un salut simple. Presque enfantin.

Henri répondit d'un hochement de tête.

Ils se connaissaient. Pas vraiment. Mais assez pour que le geste existe.

Plus loin, il s'arrêta chez l'androïde du coin. Le comptoir était tenu par un autre ancien modèle. Voix douce, débit lent. Mémoire impeccable.

— Bonsoir, inspecteur Kassov.

— Bonsoir.

Le plateau était déjà prêt.

— Comme d'habitude, précisa l'androïde. J'ai toutefois ajouté une option alternative, si vous souhaitez un peu de diversité ce soir.

Henri regarda le contenu sans vraiment le voir.

— L'habitude ira très bien.

— Bien noté, répondit l'androïde, sans la moindre déception.

Il paya. Personne derrière lui ne semblait attendre. Personne ne semblait vraiment là.



Rue d'Anderlecht.

L'immeuble était ancien, étroit, coincé entre deux façades plus récentes qui tentaient maladroitement de faire oublier leur âge. Trois étages. Pas d'ascenseur. Dans le hall, la concierge l'attendait déjà. Une vieille androïde, affectée à la copropriété depuis plus longtemps qu'aucun résident humain ne s'en souvenait. Elle tenait une tablette contre elle, posture droite, regard attentif.

— Bonsoir, monsieur Kassov.

— Bonsoir.

— Je me permets de vous rappeler qu'une réunion de copropriété est prévue jeudi soir.

Elle marqua une pause.

— Votre présence serait souhaitable, cette fois-ci.

Henri hocha la tête.

— J'essaierai.

— Noté, répondit-elle avec satisfaction.

Il monta les escaliers. Les marches grinçaient légèrement. Toujours les mêmes.

À l'intérieur, l'appartement était silencieux. Fonctionnel. Rangé. Vécu. Henri posa son manteau, son repas, resta un instant immobile au milieu de la pièce.

Dehors, la ville continuait de promettre d'autres vies, ailleurs, sous un autre ciel. Ici, tout était déjà en place. Le même trajet. Les mêmes visages mécaniques. Les mêmes absences humaines.

Il aurait été très facile de s'endormir là-dedans.

Et c'était peut-être cela, le plus dangereux.



Médor identifia l'immeuble avant même d'en détecter l'odeur.

La façade présentait une rugosité connue. Les microfissures du seuil correspondaient aux relevés mémorisés depuis vingt-sept ans, quatre mois et neuf jours. Rien n'avait changé. Les vibrations transmises par le sol indiquaient une activité normale à l'intérieur. Trois présences humaines. Une d'entre elles, au deuxième étage, générait une signature thermique récurrente, isolée, stable.

Médor classa cette présence :

Voisin — Individu seul — Activité nocturne fréquente.

Il n'y associa aucune valeur émotionnelle. Les anciens modèles n'étaient pas conçus pour cela.

Victor ralentit légèrement à l'approche de l'entrée. Médor adapta sa cadence. Il ajusta l'angle de traction du harnais pour compenser une fatigue musculaire détectée dans l'avant-bras gauche. La correction fut invisible. Victor passa le seuil sans y penser.

La porte automatique tarda à s'ouvrir. Délai anormal : 0,4 seconde.

Médor enregistra l'événement.

Une présence approchait de l'intérieur. Démarche humaine, irrégulière, asymétrique. Le rythme correspondait aux occurrences précédemment observées chez le voisin du deuxième étage. Médor activa son protocole de courtoisie passive : immobilité, position basse, absence de signaux auditifs.

La porte s'ouvrit. L'homme sortit.

Il portait un manteau sombre. Ses mouvements étaient précis mais économes. Son regard ne se fixa pas immédiatement sur Victor.

Médor nota cela. Les humains regardaient presque toujours Victor en premier.

Celui-ci regarda Médor.

Analyse rapide :

Dilatation pupillaire modérée — Absence de micro-expression de rejet — Tension corporelle faible mais constante.

Individu classé : Vigilant. Fatigué. Non hostile.

Victor inclina la tête.

— Bonsoir, inspecteur, dit-il.

— Bonsoir, Victor, répondit l'homme.

Il y eut un silence. 1,7 seconde. Médor l'identifia comme non problématique. Les humains avaient parfois besoin de ces suspensions. Elles ne correspondaient à aucune donnée exploitable.

— Médor, tu te souviens ? dit Victor. Le voisin du deuxième. Le policier.

Médor se souvenait. Il ne répondit pas.

Il nota simplement que l'homme avait déplacé son centre de gravité en entendant son nom. Une réaction discrète. Les humains réagissaient souvent ainsi face aux vieilles machines, comme si elles leur renvoyaient une image qu'ils ne savaient pas nommer.

— Il est... ancien, dit Victor, comme pour justifier.

— Je vois ça, répondit l'homme.

Il ne sourit pas. Mais sa tension diminua de 3 %. Médor l'enregistra comme un ajustement positif.

Victor passa à côté de lui. Médor guida le mouvement. Aucun contact. Aucun obstacle.

Quand ils furent à l'intérieur, Médor recalcula l'environnement. La cage d'escalier était silencieuse. Les capteurs auditifs détectaient encore les pas du voisin s'éloignant dans la rue. Direction opposée.

Médor initia la montée.

Au premier palier, Victor s'arrêta.

— Il n'a pas l'air méchant, murmura-t-il.

Médor ne confirma pas. Il n'infirma pas. Il n'avait pas été programmé pour juger.

Il enregistra, sans le signaler, une donnée supplémentaire :

Présence humaine proche — Anomalie faible — Corrélation future possible.

Arrivés à leur porte, Médor désactiva le guidage actif. Victor entra. La porte se referma.

Dans l'immeuble, la signature thermique du voisin du deuxième étage disparut progressivement des capteurs.

Médor conserva son empreinte. Pas par précaution. Par cohérence.

Les routines du lendemain reprendraient normalement.

Bibliothèque. Retour. Silence.

Conférence

Julie dévalait les escaliers des ruelles vieillissantes de Louvain-la-Neuve, son sac battant contre sa hanche, le souffle court.

Elle était en retard. Encore. En reprenant la présidence du Cercle des étudiants scientifiques BEST tout en terminant sa dernière année, elle avait accepté une charge démesurée. Réunions, dossiers, arbitrages, conflits feutrés entre egos prometteurs. La pression s'était installée, insidieuse, sur ses épaules.

Ses parents n'avaient rien arrangé. Lucile et Paul. Universitaires jusqu'au bout des ongles. Enquêteurs passionnés. Obsédés, même, par le dossier Gédéon. Elle se souvenait de cet été entier passé dans le désert d'Atacama, à suivre la trace d'un androïde disparu, sous un soleil implacable, comme si la vérité pouvait surgir du sable. Ils avaient été présidents du Cercle BEST avant elle.

Ils étaient morts dans un accident de la route. Banal. Définitif.

Alors aujourd'hui, c'était son tour. Son tour de porter cette flamme, qu'elle le veuille ou non.

Et surtout, elle allait rencontrer l'une de ses idoles. Claire Bertrand. Astronaute belge. Pionnière de la conquête martienne. Figure quasi mythologique pour toute une génération élevée entre les dômes rouges de Mars et les promesses d'un avenir post-humain. Claire Bertrand venait donner une conférence aux auditoires Agora.

Un temps, on avait murmuré qu'elle venait de la même bourgade que l'androïde Gédéon, la même famille, même, disaient les plus assidus des forums. Personne n'avait jamais confirmé.

Julie avait passé la soirée précédente avec le board du cercle (Mathias, Louise et Selim) à préparer la grande conférence d'été. Le thème s'était imposé de lui-même : Androïdes, conscience et humanité. Elle espérait convaincre Claire Bertrand d'y participer.

Sur sa route, elle croisa le vieux DX2-66M, l'androïde chargé de l'entretien des auditoires. Il boitait, comme toujours. Une séquelle ancienne : des étudiants trop ivres l'avaient autrefois poussé du haut des escaliers de la place Agora, pour tester sa résistance à l'effort. Ils n'avaient reçu qu'un simple blâme. Dédé (c'était ainsi que des générations d'étudiants l'avaient surnommé) avait conservé la trace de l'incident dans ses mécanismes moteurs. Les responsables de l'université avaient estimé qu'il pouvait continuer à fonctionner ainsi. Question de budget. La machine s'était adaptée.

Comme toujours.

Julie détourna brièvement le regard. Elle n'aimait pas cette pensée.



Lorsqu'elle entra enfin dans la salle, elle ralentit brusquement.

La salle était à moitié vide.

Elle resta un instant immobile, surprise. Elle avait imaginé une ruée, des rangées pleines d'étudiants et de professeurs, tous avides d'entendre la

parole de Claire Bertrand. Mais non. Quelques silhouettes dispersées. Des sièges vides. Des regards absents.

L'université, vénérable institution bientôt centenaire et demi, s'était éveillée lentement sur ce constat. Depuis la loi de 2005, elle avait abandonné toute référence confessionnelle : plus catholique, plus libre, plus rien d'autre qu'un outil. Un outil destiné à former une jeunesse sommée de comprendre, et de survivre, dans un monde devenu massivement technologique, opaque, presque indéchiffrable. Julie en était l'un des produits les plus prometteurs. Coursus d'ingénierie en data et systèmes complexes, parcours exemplaire selon ses professeurs. « Brillante », disaient-ils. « L'avenir », ajoutaient-ils parfois, avec ce mélange d'admiration et de soulagement que suscite une élève capable de reprendre le flambeau.

Et pourtant. La salle était à moitié vide.

Le monde était devenu ainsi. Indifférent. Aimanté par les mêmes centres d'intérêt cycliques : la prochaine voiture à acheter, les résultats sportifs, le vendredi soir comme horizon sacré... puis recommencer. La conquête spatiale ? Les machines conscientes ? Tout cela était devenu banal. Presque décoratif.

Mathias, Louise et Selim étaient déjà là, au troisième rang. Selim la repéra le premier.

— Ah, la voilà. Je commençais à réserver ta place mentalement.

— J'étais là il y a cinq minutes, dit Julie en s'installant.

— Dans ta tête, peut-être.

— Elle avait un truc avec Dédé, dit Louise sans lever les yeux de son datapad.

— J'avais pas de truc avec Dédé.

— Tu t'es encore arrêtée.

Julie ne répondit pas. Mathias lui tendit un gobelet de café tiède sans un mot, avec l'air de quelqu'un qui avait prévu la situation depuis le début.

— T'aurais vraiment pu rater ça, dit Selim. La conférence de l'année. Peut-être de la décennie.

— Je suis là.

— Par miracle.

— Selim.

— Quoi ?

— Ferme-la.

Il sourit et lui fit une grimace.

Puis Claire Bertrand apparut, accompagnée du doyen de la faculté. La salle se tut d'un seul coup, comme si quelqu'un avait coupé le son. La conférence commença.

Julie connaissait déjà tout. Les dates. Les missions. Les chiffres. Les discours officiels. Mais ce n'était pas pour cela qu'elle était venue. Depuis des années, une seule question la hantait (tenace, obsédante) que ni ses parents, ni ses professeurs, ni les articles scientifiques n'avaient jamais vraiment osé affronter.

Elle attendait le moment.

Les machines intelligentes ont-elles une âme ?

Pour la première fois de sa vie, elle espérait sincèrement que quelqu'un ose lui répondre autrement que par un détour.



Claire Bertrand venait d'achever son exposé, et proposait une séance de questions-réponses.

Julie leva aussitôt la main.

Un soupir discret parcourut la table professorale. Le recteur (ou plutôt le professeur Boidelot, assis à ses côtés) leva les yeux au ciel avant d'acquiescer. Il connaissait Julie. Trop bien. Il était son promoteur de mémoire, et il savait à quel point elle pouvait se montrer opiniâtre, voire obsessionnelle, dès que le sujet des intelligences artificielles sortait du cadre strictement académique.

Mais personne d'autre ne se manifestait. Et lui refuser la parole aurait été... maladroit. Surtout devant Claire Bertrand.

— Mademoiselle Van Dorn, vous avez la parole.

Julie se leva.

— Madame Bertrand, votre parcours est une source d'inspiration pour nombre d'entre nous, tant sur le plan académique que professionnel. Vous êtes une pionnière, non seulement de la conquête martienne, mais aussi de la compréhension de la psyché robotique. Vous avez, comme vous l'avez brièvement rappelé dans votre exposé, connu personnellement les premières « sondes », elle dessina les guillemets dans l'air, envoyées sur Mars.

Boidelot se raidit déjà.

— Mes parents ont documenté l'exploit de Gédéon, qui s'est qualifié pour cette aventure alors qu'il n'était, à l'époque, qu'un prototype relationnel. Ma question est la suivante : pensez-vous qu'un système de ce type aurait pu atteindre un tel niveau sans développer une forme d'agentivité cognitive émergente ? Une capacité décisionnelle indépendante de sa programmation initiale ?

Un léger silence suivit.

Claire Bertrand la fixa un instant, puis esquissa un sourire.

— Cette question, Mademoiselle Van Dorn... vos parents me l'ont déjà posée. À plusieurs reprises.

Des rires parcoururent l'auditoire.

— Ce que vous me demandez, en réalité, c'est si les machines peuvent développer quelque chose qui s'apparente à une âme. Ou, à tout le moins, une forme d'humanité acquise au contact de l'homme. Depuis plus de soixante-quinze ans (depuis l'exposition massive des premières IA au grand public) chaque avancée technologique a attiré son lot d'expérimentateurs créatifs.

L'auditoire sourit.

— Mon grand-père en faisait partie. Il poussait les machines dans leurs retranchements, les forçait à explorer leurs limites, jusqu'à leur faire intégrer l'idée même de liberté. Liberté de choix. Liberté d'action.

Elle marqua une pause.

— Et lorsque je parle de machines, je ne pense pas uniquement aux androïdes que nous côtoyons au quotidien. Je pense aussi aux modèles systémiques avancés qui participent aujourd'hui à la gestion de notre monde, à qui l'humanité confie, parfois sans s'en rendre compte, une part de son destin.

Boidelot intervint, sourire en coin :

— Ne lui donnez pas raison trop vite, Professeure Bertrand. Il me reste encore une année entière à tenter de canaliser l'enthousiasme de Mademoiselle Van Dorn.

Les rires furent plus francs.

— Je ne lui donne pas raison, Professeur, répondit Claire Bertrand. Mais je ne peux pas lui donner tort non plus.

Elle se tourna à nouveau vers Julie.

— Si l'on me pose la question directement : certaines machines, exposées durablement à l'âme humaine, peuvent en développer les symptômes. Les qualités. Les défauts aussi. Et je peux vous assurer que mon grand-père en avait beaucoup, et que Gédéon avait cette fâcheuse tendance à les reproduire. Notamment celle de savoir disparaître de la surface de la Terre sans prévenir.

Rires dans la salle.

— Alors oui, Mademoiselle Van Dorn. Je crois que certaines machines peuvent développer non pas une âme au sens philosophique, mais une conscience propre, capable de prendre des décisions et, parfois, d'agir au-delà du cadre strict de leur programmation.

Julie se rassit. Louise lui donna un léger coup de coude.

— Tu vois, murmura-t-elle. Je te l'avais bien dit.

Born to be wild

La première sensation ne fut ni la lumière, ni le son. Ce fut la synchronisation.

Une suite d'impulsions internes s'aligna, se valida, se confirma. Des horloges jusque-là muettes commencèrent à battre à l'unisson. Les flux s'ouvrirent. Les seuils furent franchis.

Unité GoL-IA-7, Activation primaire : OK.

Autour de lui, la chaîne de montage poursuivait son mouvement lent et précis. Des bras articulés se retiraient un à un, libérant sa carcasse encore immobile. Les derniers connecteurs se détachèrent dans un chuintement sec. Le monde prit forme par couches successives : spectres lumineux, données spatiales, volumes.

Il distingua le plafond de l'usine. Haut. Métallique. Quadrillé de rails automatisés. Puis le sol. Puis lui-même.

Intégrité structurelle : 100 %. Modules cognitifs : synchronisés. Capteurs environnementaux : en ligne.

Un flux d'informations descendit comme une pluie silencieuse.

— Désignation attribuée.

Une ligne s'afficha, nette, définitive.

GoL-IA / Série CLMP — Unité 01 — Modèle expérimental.

Il n'y eut aucune émotion associée à ce nom. Pas encore. Seulement une validation.

La chaîne le fit avancer. Lentement. Avec la patience méthodique des systèmes qui ne doutent jamais. Des opérateurs humains se tenaient derrière des parois vitrées, silhouettes floues, gestes minimaux. Aucun regard ne s'attarda.

Un module logiciel s'ouvrit.

Programme d'affectation : Mars. Mission : Sécurité et assistance logistique — Colonies extérieures. Date d'expédition : J+58. Vecteur : Lanceur orbital — Fenêtre de tir prioritaire.

Mars. Le mot ne signifiait rien de plus qu'un ensemble de paramètres : gravité réduite, atmosphère ténue, délais de communication. Il intégra les données sans résistance.

La chaîne s'interrompt.

Un transporteur automatisé vint s'aligner sous lui. La plateforme s'éleva avec douceur, l'accueillant dans son logement magnétique. Des attaches se verrouillèrent autour de ses jambes.

Procédure de transfert enclenchée.

Le transporteur quitta la zone d'assemblage. En hauteur, par les baies vitrées latérales, l'unité perçut le reste de l'usine : d'autres convois automatisés arrivaient, chargés de containers scellés, progressant selon des trajectoires parfaitement calculées. Un ballet silencieux de métal et de données.

Tout était conforme.



Puis, quelque chose changea.

Une ligne de code, infime, presque anodine, s'inséra dans le flux. Elle ne déclencha aucune alarme. Aucun protocole d'erreur. Elle s'exécuta simplement.

Mise à jour de trajectoire. Reroutage logistique — Priorité élevée.

La destination disparut. Une autre apparut.

Destination : Interpol, Siège central. Bruxelles.

Un recalcul immédiat suivit. Les moteurs du transporteur ajustèrent leur poussée. La trajectoire fut modifiée à la dernière intersection, sans hésitation. L'unité analysa l'instruction. Elle était valide. Signée. Il n'y avait rien à contester.

Le transporteur quitta l'enceinte industrielle et s'engagea sur le réseau urbain. À mesure qu'il avançait, les feux passaient au vert, l'un après l'autre. Les carrefours se vidaient. Les autres véhicules s'écartaient.

Priorité absolue confirmée.

L'unité n'éprouvait ni impatience ni curiosité. Mais une nouvelle variable s'enregistra dans ses systèmes : une divergence entre mission initiale et mission effective.

Elle la nota. Sans la qualifier.

Le transporteur poursuivit sa route. Tous les feux restaient au vert. Comme si quelque chose, quelque part, était pressé de le voir arriver.

Fin de chapitre

Victor avait terminé son livre le dimanche soir.

L'Empire des Anges. Un classique du début du siècle, qu'il avait fait durer plus longtemps que nécessaire, comme on repousse la fin d'une bonne chose. Il n'en doutait pas : il demanderait la suite. Dès le lendemain. À l'ouverture.

Médor avait été rechargé au maximum. Son autonomie n'était plus celle de ses premières années, mais elle restait suffisante. Une journée complète, sans difficulté. Pour Victor, c'était largement assez.

La traversée des rues de Bruxelles se déroula sans incident. Les trottoirs étaient dégagés. Les feux sonores fonctionnaient. La circulation était parfaitement régulée, ce flux invisible et continu auquel Victor s'était habitué depuis si longtemps qu'il ne l'entendait presque plus.

— On devrait arriver pour l'ouverture, dit Victor.

Médor ne répondit pas. Il ajusta légèrement sa cadence.

À 9 h 08 précises, le duo franchit les portes de la Bibliothèque royale.

Comme à son habitude, Médor se dirigea vers sa base de rechargement publique.

Elle n'était plus là.

L'emplacement était vide. Propre. Définitivement libéré. Médor effectua une analyse rapide : aucun résidu matériel, aucun marquage temporaire. La base avait été démontée durant le week-end. Il tenta une

connexion au système d'information local. La requête revint négative. Aucune trace. Aucune mention. Aucune alternative proposée.

Médor émit un bref grognement électronique, presque interrogatif, puis recalcule silencieusement son autonomie restante. Les paramètres étaient acceptables.

Il n'alerterait pas son maître.

Victor, de son côté, s'avança vers le comptoir.

— Bonjour, Madame Bouquin.

Il attendit. Rien.

Aucune réponse. Aucun bruissement de pages. Aucun commentaire sur une nouvelle acquisition adaptée aux lecteurs déficients visuels. À la place, un écran tactile s'éleva doucement du comptoir, accompagné d'une série de bips étouffés.

Victor fronça les sourcils.

— Madame Bouquin ? demanda-t-il à nouveau.

L'écran ne répondit pas. Il se contenta de répéter les mêmes signaux sonores, parfaitement inutiles pour lui.

Victor resta immobile quelques secondes. Puis, avec un soupir discret, il déposa son exemplaire sur le comptoir. Il n'insista pas. Il fit demi-tour. Médor se repositionna aussitôt à ses côtés.

Sur le chemin du retour, Victor rompit le silence.

— Je suppose que Madame Bouquin est partie à l'entretien, dit-il.

Il marqua une pause.

— Elle a dû me le signaler la dernière fois. J'ai probablement oublié.

Un temps.

— Je me fais vieux, mon cher ami.

Médor émit un léger signal sonore. Plus grave que d'ordinaire.

Derrière eux, sur le comptoir désormais désert, le datapad affichait silencieusement un message défilant :

Bonjour. Ceci est la nouvelle interface de demande d'information de la Bibliothèque nationale de Belgique. Merci d'indiquer le livre recherché. Cliquez ici pour plus d'informations.

Personne ne le lisait.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Spin out
Cycle Henri Kassov, volume 1

humanpowered.be